

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

PAUL C. : L'Otage (*1^{er} acte*).

EMILE VERHAEREN : Heures du Soir.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE : Lettres de Jeunesse
(*Deuxième série*).

JULIEN OCHSE : Poèmes.

JACQUES RIVIERE : Baudelaire.

ANDRÉ RUYTERS : L'Ombrageuse (*Suite*).

ANDRÉ GIDE : Journal sans Dates.

NOTES par JACQUES COPEAU, HENRI GHEON,
ANDRÉ GIDE, JACQUES RIVIÈRE :

Trois livres parents: *Puissances de Paris*, par Jules Romains ; *Selon ma Loi*, par Georges Duhamel ; *Livre d'Amour*, par Charles Vildrac. — *Victor-Marie, comte Hugo*, par Charles Peguy. — L'Art Théâtral moderne. — Les mairées du samedi à l'Odéon. — Les Origines de la Mélodie, à l'Opéra-Comique. — Exposition H.E. Cross. — Exposition André Lhote. — *Requies* : Le Suisse entre deux langues. — Comment on cuisine la gloire. — Souscription pour le buste de Charles-Louis Philippe.

MARCEL RIVIÈRE ET CIE. ÉDITEURS

31, RUE JACOB, PARIS.

Le numéro: fr. 1.50

LA VILLE ENDORMIE

O ville ! je vais seul entre tes portes closes,
 De mon propre sommeil je suis le voyageur,
 Et dans la nuit paisible où les autres reposent
 Ma vie est comme un rêve animé par la leur.
 Je sais que chaque seuil monte vers d'autres portes,
 Et qu'un calme pareil égalise partout
 Sur l'immobilité des formes presque mortes
 Le souvenir du jour, quel qu'il fût, âpre ou doux...
 O ville, je vais seul au milieu des lumières,
 Tes murs s'offrent à moi comme un pâle décor,
 Où mon ombre s'enfuit, nuageuse poussière,
 Qu'un invisible souffle a ravie à mon corps.
 Je m'en vais à travers votre foule endormie,
 O vous tous dont, couchés, les ténébreux contours,
 Ont conservé le geste, et dont l'âme bannie
 A modelé l'argile au souvenir du jour :
 Sommeil mystérieux, ô sommeil plein de larmes,
 O fragile buée où s'irisent, le soir,
 Comme jaillis des cœurs qu'un pur oubli désarme,
 La joie ou la douleur, la fatigue ou l'espoir !
 Je suis les escaliers de tes sombres demeures,
 Et mon pas résonnant dans l'immense repos
 Mêlé de la folie au silence de l'heure...
 On dirait qu'une voix cherche en vain son écho,
 On dirait que l'on va dans un passé tout proche
 Qu'on touche de la main, qu'on ne peut ressaisir ;
 O sommeil douloureux, sommeil plein de reproches,
 De tant d'instant perdus soucieux repentir !

JULIEN OCHSÉ.

BAUDELAIRE

O vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir
 Comme un parfait chimiste et comme une âme
 sainte

Baudelaire.

Il est au milieu de nous. Il ne se retire pas dans les solitudes pour en revenir poète et prophète. Il ne va pas demander à la nature de le rendre divin. — Mais il est avec nous. Je l'aperçois dans la rue : il est préoccupé de ses dettes, il marche tout en calculant. Il est en train de fonder des espérances sur des articles dont le prix l'aidera à se libérer. Ou bien peut-être il médite quelque plaisanterie à l'adresse de cet ami qu'il va voir. Ou bien encore il *travaille* mentalement un poème, il arrange des mots qui ne vont pas bien ensemble. — Peut-être, à le fréquenter, n'eussé-je jamais connu de lui que ses fantaisies et ses humeurs. Mais il avait une âme. Il la portait parmi sa vie. Elle était présente, quand survenait une souffrance ou quelque volupté. Elle était prête à tout ressentir ; non pas avec dilettantisme, mais comme une pauvre âme véritable faite pour la peine et la besogne. L'âme, cette chose inconnue en nous et qui nous épie dans toutes nos aventures ! Rentré chez lui, il la laissait se délivrer. Elle parlait sagement, elle racon-

taît ses épreuves sans déchaînement, sans éclat. Elle faisait son examen de conscience. Et voici que ce n'est plus elle seulement qui s'accuse, mais mon âme aussi et la vôtre, que nous avons pourtant contenues si soigneusement, que nous ne savions pas capables de toutes ces passions.

I

Poésie gouvernée

Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large.¹

Et toujours elle semble sous la barre décrire une courbe appuyée. Elle est docile et pleine. Elle vogue obéissante, avec sa fantaisie ployée. On n'y trouve jamais de ces vers qui s'empressent dans une interminable voie droite, qui s'ajoutent les uns aux autres, qui se multiplient spontanément. Mais chaque pièce est le détour pur d'un courant, la fidélité de l'eau entre des rives tournantes.²

Cette poésie conduite entraîne dans son nombre tous les mots. Les plus rares y sont pris avec les plus familiers, les plus humbles avec les plus hardis. Mais plongés dans le sûr et délicat mouvement de l'ensemble, aucun ne surprend. Etrange train de paroles ! Tantôt comme une fatigue de la voix, comme une modestie soudaine qui prend le

¹ *Le Beau Navire*. Fleurs du Mal p. 164.

² Voir par exemple *Le Guignon*.

cœur, comme une démarche pliante, un mot plein de faiblesse :

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui *ferait* leur vigueur.¹

Ou bien :

Cybèle, qui les aime, *augmente* ses verdure.²

Subtile restriction qui vient diminuer la densité du vers. Choix de la petitesse. Compromis avec le silence.

Tantôt au contraire les mots les plus forts se débattent emportés, étouffés. Ils roulent sans cri. Ils ont été arrachés aux rives et se perdent dans la puissance muette et contenue du cours poétique :

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.³

Sur ses poèmes le poète ne cesse d'exercer son empire. Il les mène, lents et suivis. Il fléchit à son gré leur intention. Il les dirige par l'influence de son goût. Il aime appeler à son service les mots imprévus, — on pourrait presque dire saugrenus. Mais c'est pour réduire aussitôt leur étrangeté, pour faire couler sur elle une harmonie, pour

¹ *L'Ennemi*, p. 101.

² *Bohémiens en voyage*, p. 104.

³ *La Chevelure*, p. 120.

modérer l'écart que par caprice il ouvrit.¹ Comme ceux qui se sentent parfaitement maîtres de ce qu'ils veulent dire, il cherche d'abord les termes les plus éloignés ; puis il les ramène, il les apaise, il leur infuse une propriété qu'on ne leur connaissait pas.

Il est *poète*, c'est-à-dire qu'il *façonne* des vers comme un ouvrage audacieux, utile et bien calculé.

* * *

Une telle poésie ne peut pas être d'inspiration. Elle a des élans sans doute, mais qui ne sont que la délivrance de la faculté poétique en travail. Baudelaire lui-même se décrit en train d'errer et

Heurtant soudain des vers depuis longtemps rêvés.²

Le jaillissement des phrases qui semblent le plus spontanées, est toujours comme une subite solution, comme un éclair préparé. Et de même que la pensée qui monte, enfin déliée, s'arrache sans hâte à l'obscurité qu'elle fut, de même le jet poétique retient de sa longue virtualité une lenteur :

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre...³

Il est solitaire comme une grande fleur. Jamais

¹ Claudel disait du style de Baudelaire : " C'est un extraordinaire mélange du style racinien, et du style journaliste de son temps. "

² *Le Soleil*, p. 251.

³ *Chant d'Automne*, p. 173.

chez Baudelaire les images ne foisonnent sur place ainsi que chez les inspirés. Le poète a horreur des situations poétiques, des idées dont la simple énonciation fait bondir à l'entour les métaphores comme des flammes. Il n'aime pas à être environné et enfermé par le resplendissement de sa fantaisie. Il ne se donne rien en commençant. Mais les images naissent autour de sa parole ; elles se lèvent éveillées par celle-ci ; elles lui restent jointes ; elles lui font un cortège discipliné. Elles montent au long d'un simple vocatif, le soutiennent, l'éclaircit d'une lumière dense et sombre :

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,

O vase de tristesse, ô grande taciturne...¹

Elles sont la forme même de l'élocution, elles suivent le mouvement de la phrase, elles sont prises dans sa courbe :

Quand vers toi mes désirs partent en caravane,

Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis²

Elles se glissent dans le dialogue ; elles sont dans la question et dans la réponse :

D'où vous vient, disiez-vous, cette tristesse étrange,

Montant comme la mer sur le roc noir et nu ?³

Et dans *la Chevelure* :

N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde

Où je hume à longs traits le vin du souvenir ?⁴

¹ p. 121.

² *Sed non satiata*, p. 123.

³ *Semper eadem*, p. 145.

⁴ *La Chevelure*, p. 120.

Chaque poème de Baudelaire est un mouvement ; il ne piétine pas, il n'est pas une description immobile, exaltant par des reprises et des surenchères un thème choisi. Il est une certaine phrase, question, rappel, invocation ou dédicace qui a un sens. Il est une proposition très courte, mais appuyée d'images qui se tiennent contre elle, penchées dans la même intention :

A la très chère, à la très belle
 Qui remplit mon cœur de clarté
 A l'ange, à l'idole immortelle
 Salut en immortalité !

.
 Sachet toujours frais qui parfume
 L'atmosphère d'un cher réduit,
 Encensoir oublié qui fume
 En secret à travers la nuit. ¹

* * *

Ces images, bien loin de nous écarter de la parole qu'elles accompagnent, au contraire nous y ramènent innombrablement. Au lieu de la développer et de l'illustrer, elles l'approfondissent, elles la replient, elles la font retentir à l'intérieur. Elles n'ont aucune destination *poétique*, elles ne cherchent pas à caresser notre imagination ; elles sont lointaines et étudiées comme ce détour de la voix

Hymne, p. 227.

quand elle insiste. ¹ Parole qui peut-être eût passé sans que je la reconnaisse. Mais les images qui l'environnent, me sont un avertissement ; elles me la rendent intime, personnelle ; elles la font à moi-même adressée ; elles m'obligent à la subir avec toute son intention. Leur sensualité jamais n'est épanouie. Elles la gardent condensée comme une liqueur faite pour séduire le souvenir. Elles viennent ainsi tenter notre mémoire, battre le cœur avec l'insistance des vagues ; elles forcent doucement nos secrets inconnus ; elles réveillent notre passé inavoué ; elles évoquent par leur incantation toute la vie que nous n'avons pas vécue ; elles demandent la résurrection à ce qui ne fut jamais. ² Comme une parole à l'oreille au moment où l'on ne s'y attendait pas, le poète soudain tout près de nous : " Te rappelles-tu ? Te rappelles-tu ce que je dis ? Où le vîmes-nous ensemble, nous qui ne nous connaissons pas ? Tu les as donc approchés, ces rivages ; jusque vers eux ton voyage t'a donc égaré toi aussi." Et cette voix

¹ " Le surnaturel comprend la couleur générale et l'accent, c'est-à-dire intensité, sonorité, limpidité, vibrativité, profondeur et retentissement général dans l'espace et dans le temps. " *Œuvres Posthumes*. Mercure de France. p. 86.)

² " De la langue et de l'écriture, prises comme opérations magiques, sorcellerie évocatoire. " (*Œuvres Posthumes*, p. 86.) " Le mystère, le regret sont aussi des caractères du Beau. " (Ibid. p. 85) "...Tocsin des souvenirs amoureux, ténébreux, des anciennes années. " (Ibid. p. 84.) " Evocation de l'inspiration. Art magique. " (Ibid. p. 135.)

..... chantait comme le vent des grèves,
Fantôme vagissant, on ne sait d'où venu,
Qui caresse l'oreille et cependant l'effraie. »¹

Elle chante, cette voix, et renaissent tous les adorables sourires du regret :

Mais le vert paradis des amours enfantines,
Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets,
Les violons vibrant derrière les collines,
Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,
— Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
Est-il déjà plus loin que l'Inde ou que la Chine ?
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,
Et l'animer encor d'une voix argentine,
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs ?²

II

Cette poésie ne cherche que la confession. Baudelaire, tandis qu'il la compose, ne songe qu'à confier ses plus lourdes pensées, à les transmettre, à les donner aux autres comme une charge secrète et insupportable. Cette subtile contrainte, cette modération du caprice poétique par quoi il maintient toujours la phrase à la disposition de son âme ; enfin ces longues images qui tourmentent le souvenir comme des reproches, tout est calculé pour

¹ *La Voix*, p. 225.

² *Marta et Errabunda*, p. 185.

exprimer les sentiments d'un cœur qui ne peut pas souffrir sa solitude.

Mais ce ne sont pas des épanchements ; ce n'est pas une sincérité bavarde. Elle est multiple, sévère et souriante. Chaque poème est le doux corps précis d'un sentiment unique. Les vers se posent sur lui, comme un vêtement qui le ferait vivre. Ils l'animent à cette existence seule qu'il pouvait avoir. Et dès qu'il palpète, ils l'abandonnent.¹

Ainsi le poète éveille tout le monde merveilleux de ses passions ; toutes sont là. Elles ont des visages divers ; et peut-être certains ne s'accordent pas. Mais elles regardent ensemble vers moi. Je les reconnais toutes. — Sur toutes passe la modération de l'ironie, comme une lumière. Baudelaire connaissait cette clairvoyance du cœur qui n'admet pas tout-à-fait ce qu'il éprouve, qui ne sait pas sentir sans arrière-pensée. Si vigilante est sa sincérité qu'elle traduit jusqu'à l'intelligence qui la trouble. C'est un suspens, une hésitation de l'âme, un regard de modestie. Le poète plaint un peu sa crédulité, il révoque doucement en doute son sentiment. Il sourit.

Pourtant ce n'est pas par une sèche curiosité de soi qu'il est mené ; ni par le désir d'une analyse impartiale. Il ne se décrit que pour se faire des complices. Il se donne à nous afin que nous nous donnions à lui. Il ne nous permet pas de ne pas

¹ Voir *Semper eadem* et *Recueillement*.

lui ressembler. Ses passions sont si véritables, elles tiennent si fortement à son cœur qu'elles gagnent le nôtre et qu'il faut que nous les reconnaissons en nous.

Tant de désirs, tant de remords qui se cachaient en moi. Pourquoi me les fussé-je avoués, puisque je savais ne les pouvoir calmer ? Et soudain, froissant toute ma discrétion, faisant s'évanouir mon hypocrisie, s'élance un vers si nu, si pur, si déplacé qu'il me touche comme une offense.¹ C'est la vérité jaillissant de l'âme. C'est une sorte de délivrance affreuse. C'est un aveu si sévère qu'il accuse et laisse blessé : il faudra que je l'entretienne avec désespoir dans mes moments secrets :

— Voilà que j'ai touché l'automne des idées...²

— J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans...³

— Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres :

Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !...⁴

Et ce vers chargé de tout le remords du monde :

Le Printemps adorable a perdu son odeur !⁵

Vers si parfaits, si mesurés que d'abord on hésite à leur donner tout leur sens ; un espoir

¹ « Le propre de la confession, dit Péguy, ... est de montrer de préférence les pièces invisibles et de dire surtout ce qu'il faudrait taire. » (*Victor-Marie Comte Hugo*, p. 14.)

² *L'Ennemi*, p. 101.

³ *Spleen*, p. 199.

⁴ *Chant d'Automne*, p. 172.

⁵ *Le goût du Néant*, p. 205.

veille quelques instants, un doute sur leur profondeur. Mais il ne faut qu'attendre. Dans mon souvenir peu après je les retrouve, vibrant encore comme des flèches.

Et parmi cette sincérité, dont il importerait qu'au plus tôt je me débarrasse, circule l'ironie murmurant : « Je sais toutes les réponses, je sais bien toutes les justifications. Je ne suis dupe de rien. Cependant il faut subir cette amertume. Il n'y a rien qui puisse délivrer ton cœur de tant de vérité. »

* * *

C'est ainsi que je reçois, sans m'en pouvoir défendre, tous les sentiments qu'il plaît à cette grande âme de verser en moi. Quels sont-ils ? Ils sont si vivants qu'ils restent d'abord confondus. Je ne les reconnais que bien longtemps après les avoir soufferts. Alors seulement j'aperçois qu'ils sont différents au point de se contredire.

D'abord un regret immense, un souvenir informe et violent, le mal de l'exil.

.....Ame aux songes obscurs

Que le réel étouffe entre ses quatre murs.¹

¹ *Sur Le Tasse en prison*, p. 236. Cf. *L'Irréparable*, p. 168.

Pouvons-nous étouffer le vieux, le long Remords,

Qui vit, s'agite et se tortille,

Et se nourrit de nous comme le ver des morts,

Comme du chêne la chenille ?

Pouvons-nous étouffer l'implacable Remords ?

Il y a des ciels qui raniment soudain au fond du cœur l'image des belles patries perdues :

Tu rappelles ces jours blancs, tièdes et voilés,
Qui font se fondre en pleurs les cœurs ensorcelés.¹

Le "spleen" ou "l'ennui", cette passion sourde et désespérée que chassent ou ramènent les températures, n'est pas une simple mélancolie poétique, une tristesse ordinaire. Mais l'âme se révolte soudain ; elle ne peut plus vivre dans cette banlieue terrestre avec le poids de son imperfection :

Ah ! Seigneur donnez moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût.²

Impossibilité d'être là. Une mémoire tourmentée l'âme déchue.³ Elle s'afflige à la pensée de la dignité d'où elle se voit descendue :

Une Idée, une Forme, un Etre
Parti de l'azur et tombé
Dans un Styx bourbeux et plombé
Ou nul œil du Ciel ne pénètre ;

Un Ange, imprudent voyageur,
Qu'a tenté l'amour du difforme
Au fond d'un cauchemar énorme
Se débattant comme un nageur.⁴

¹ *Ciel brouillé*, p. 160.

² *Un Voyage à Cythère*, p. 321.

³ " Il a chanté, disait Claudel, la seule passion que le XIXe Siècle pût éprouver avec sincérité : le remords."

⁴ *L'Irrémédiable*, p. 242.

Peu à peu le poète sent s'agrandir sa douleur. Elle cesse de lui être personnelle. Toute la plainte du monde passe en son cœur. Il est travaillé par le remords du paradis perdu. Il est en proie à la réminiscence.¹ Il revoit confusément cette forme parfaite que l'univers a dépouillée pour jamais et qu'il s'efforce pourtant de ressaisir. A la longue le souvenir qui vient le visiter dans son abîme, se fait plus précis. Ainsi qu'au naufragé la consolation des longs mirages, le paradis terrestre s'étend au fond de sa mémoire.² Il est svelte et nu comme les arbres clairs des Iles ; il est semblable à la mer tiède et domptée des beaux climats, où les navires circulent voluptueusement appuyés au flanc des vagues :

¹ " Volupté saturée de douleur et de remords," (*Œuvres Posthumes*, p. 93.)

Derrière les décors
De l'existence immense, au plus noir de l'abîme
Je vois distinctement des mondes singuliers.
(*La Voix*, p. 225.)

Comparez :

Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles
Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,
Des êtres disparus aux regards familiers.
(*Obsession*, p. 204.)

et :

Promenant sur le ciel des yeux appesantis
Par le morne regret des chimères absentes.

(*Bohémiens en voyage*, p. 104.)

Dans les *Posthumes* on lit (p. 86) : " Il y a des moments de l'existence où le temps et l'étendue sont plus profonds, et le sentiment de l'existence immensément augmenté "

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme pleins de sève,
 Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;
 Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !
 Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
 De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts.¹

Parfois, porté par un espoir moins fort, c'est
 d'une voix plus basse, avec une sorte de regret
 sans révolte, que le poète appelle son bonheur.

Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il, Agathe,
 Loin du noir océan de l'immonde cité
 Vers un autre océan où la splendeur éclate,
 Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité ?
 Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il, Agathe ?

Comme vous êtes loin, paradis parfumé,
 Où sous un clair azur tout n'est qu'amour et joie,
 Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé !
 Où dans la volupté pure le cœur se noie !
 Comme vous êtes loin, paradis parfumé !²

Pourtant, si l'atteignait notre amour :

 Tout y parlerait
 A l'âme en secret
 Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
 Luxe, calme et volupté.³

¹ *La Chevelure*, p. 119. Comparer *Parfum exotique*, p. 118.

 Une île paresseuse où la nature donne, etc.

² *Mæstia et Errabunda*, p. 184 et 185.

³ *L'Invitation au voyage*, p. 167.

C'est ainsi que le poète est tourmenté par le
 désir immense de la perfection.¹ Il se souvient
 des origines. Tantôt, porté par quelque heureuse
 humeur jusqu'aux confins du paradis, il le con-
 temple de près, il l'anime des yeux, il oblige toutes
 ses merveilles à fleurir. Puis tantôt, il le perd de
 vue et l'invoque plaintivement dans l'obscurité de
 l'univers. Mais jamais il ne l'oublie, jamais ne le
 quitte la pensée de ce qui est complet, satisfaisant,
 éternel.²

* * *

Cependant quelle dilection pour la réalité dé-
 faillante, incertaine, périssable ! Aussi fort que
 l'amour du parfait, l'amour de ce à quoi il manque.³

¹ Et toujours le désir nous rendait soucieux !

(*Le Voyage*, p. 347)

S'adressant à sa *Muse malade*, (p. 98), il dit :

 Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé
 Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté,
 Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques

 Comme les sons nombreux des syllabes antiques,
 Où règnent tour à tour le père des chansons,
 Phœbus, et le grand Pan, le seigneur des moissons.

³ Je songe, dit-il,

 A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
 Jamais ! jamais ! à ceux qui s'abreuvent de pleurs...

(*Le Cygne*, p. 260).

Comparez :

 Pauvre grande beauté ! Le magnifique fleuve
 De tes pleurs aboutit dans mon cœur soucieux.

(*Le Masque*, p. 115).

Avec la contemplation de l'immuable, la pensée du mortel, un respect infini pour toutes les choses imparfaites, une admiration sans paroles, un silence devant elles, souffrantes, mutilées, exténuées. Ce n'est pas simplement de la pitié, ni l'appel sur elles de la miséricorde divine, mais une considération pleine d'amour, la dévotion d'un cœur que la faiblesse emplit d'extase.

Le poète parle avec une tendresse pénétrée des moindres existences, des objets eux-mêmes. Il semble qu'il n'ose les toucher. Il met toute sa précaution à les soulever. Il les enveloppe dans ses vers avec émerveillement. Il sent tout le prodige qu'il y a à ce qu'ils soient tels et non pas autres. Il se complaît à décrire des appartements, à dire la couleur des tentures, l'odeur qu'exhalent les meubles. Avec révérence il évoque le désordre que le passé lentement au fond des armoires compose :

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,
De vers, de billets doux, de procès, de romances,
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances.¹

Il parlera des choses les plus horribles et la violence de son respect lui donnera une subtile décence. Avec une image chaude et funèbre, mais délicate comme l'hommage d'un amour que la mort ne décourage pas, doucement il montre dans

¹ *Spleen*, p. 199. Comparez le poème :

Je n'ai pas oublié, voisine de la ville, etc. (p. 282).

une chambre inconnue la tête coupée d'*Une Martyre*.¹

Semblable aux visions pâles qu'enfante l'ombre
Et qui nous enchaînent les yeux,
La tête, avec l'amas de sa crinière sombre
Et de ses bijoux précieux,

Sur la table de nuit, comme une renoncule,
Repose...

A tout ce qui est, à tout ce qui, privé de perfection, vit pourtant, le poète étend son admiration muette et triste. Il épouse toute misère, il est prêt à recevoir tout sentiment. Dans l'infinité des souffrances il n'en est aucune qui le trouve distrait. Mais il n'est là que pour les aimer. Trop de respect en lui pour qu'il s'indigne. Il garde cette impartialité terrible que donne un immense amour de la vie :

Loin du monde railleur, loin de la foule impure,
Loin des magistrats curieux,
Dors en paix, dors en paix, étrange créature,
Dans ton tombeau mystérieux ;

Ton époux court le monde, et ta forme immortelle
Veille près de lui quand il dort ;
Autant que toi sans doute il te sera fidèle,
Et constant jusques à la mort.²

¹ p. 309 et 310.

² *Une Martyre*, p. 311.

Chaque vers du *Crépuscule du Matin*, sans cri,
avec dévotion, éveille une infortune :

Les maisons çà et là commençaient à fumer.
Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide ;
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts,
C'était l'heure où parmi le froid et la lésine
S'aggravaient les douleurs des femmes en gésine.
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux ;
Une mer de brouillards baignait les édifices,
Et les agonisants dans le fond des hospices
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.¹

Poésie pleine d'amour. Elle se multiplie, elle
se partage entre tous les malheurs ; elle accom-
pagne chacun dans sa mansarde. Elle le devine,
proche ou lointain, à travers les murs. Elle assiste
toute la ville qui souffre et mène sa tâche. Elle

.... refait le lit des gens pauvres et nus.²

Mais la pitié qui la tient est si violente qu'elle
se tait.³

¹ *Crépuscule du Matin*, p. 290 et 291.

² *La Mort des pauvres*, p. 340.

³ Sans doute il est impossible de ne pas tenir compte d'un assez
grand nombre de poèmes révoltés ; la révolte est le sujet même de

*
* *

Dans ces vers mesurés que semblait guider une
âme tranquille et artificieuse, pouvions-nous
discerner de quels sentiments extrêmes nous ferait
à la fin complices l'audience que nous leur prê-
tions ? Mais il est trop tard pour échapper. Les
plus grandes passions se sont insinuées en nous,
si grandes, si vastes, si complètes que les voici con-
tradictoires. C'est toute notre âme avec la violence
insoupçonnée de ses amours diverses que Baudelaire nous a rendue à nous-mêmes sensible. Il est
possible que le don soit lourd et qu'il faille du

certain. — Baudelaire s'engage si fort dans le parti de l'imparfait
qu'il finit par se tourner contre la perfection. Il repousse l'image de
ce qui est pur, immobile, inflexible. On le voit préférer cette ardeur
accablée qui nous dévore à la dureté impassible de l'idéal :

Car j'eusse avec ferveur baisé ton noble corps,
Et depuis tes pieds frais jusqu'à tes noires tresses
Déroulé le trésor des profondes caresses,

Si, quelque soir, d'un pleur obtenu sans effort
Tu pouvais seulement, ô reine des cruelles !
Obscurcir la splendeur de tes froides prunelles.

(*Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive*, p. 133.)

Même il se complait dans cette préférence de la faiblesse. Elle
devient une sorte de culte du mal, une attitude appliquée, le
satanisme.

Mais ne nous a-t-il pas donné assez pour que nous puissions
oublier quelques vers de mauvais goût sur le charme du crime et
les vertus de Beelzébuth ? Erreurs dont au reste la responsabilité
pour une grande part incombe aux contemporains du poète.

courage pour le supporter. Cette poésie ne rassure pas ; elle ne verse pas d'illusions. Mais elle s'adresse à ceux pour qui rien n'est plus beau que de connaître son cœur, que de le sentir peser en soi. Souvent j'écouterai la voix de cet ange savant et désespéré.

JACQUES RIVIÈRE.

L'OMBRAGEUSE

(Suite)

VI

En recevant le laconique billet qui le mandait auprès de l'Ombreuse, Derlon, une fois encore, avait voulu espérer ; à peine l'eut-elle prié de la mener au Casino, il reconnut son erreur, et qu'il n'y avait plus place pour lui à la partie. Il s'inclina : rien ne devait le détourner désormais du parti auquel l'avait conduit l'amère réflexion de sa solitude et que cette dernière épreuve décidait brusquement.

De toute la route, ils n'ouvrirent pas la bouche. Isabelle songeait bien à s'inquiéter du mutisme de Derlon ; absorbée, indifférente, elle semblait avoir oublié jusqu'à sa présence à ses côtés. Dès qu'elle aperçut au fond de l'allée les fenêtres illuminées du Casino, elle pressa le pas. Le comte releva la tête. Un instant il suivit des yeux l'obscur silhouette de la jeune femme qui s'éloignait, puis, résigné, il la rejoignit sans mot dire. Que pouvait lui apprendre à présent l'attitude de l'Ombreuse ? Lorsqu'au vestiaire, il voulut l'aider à retirer sa pelisse, elle eut, en le reconnaissant, un regard presque surpris, comme si elle s'expliquait mal qu'il se trouvât juste à point pour lui rendre cet office.

Déjà, bien que l'heure ne fût guère avancée, tout n'était qu'agitation et rumeur dans les couloirs et la